

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Le chanoine Maurice Tornay durant ses  
années de collègue

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1963, tome 61, p. 117-123

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# Le chanoine Maurice Tornay

durant ses années de collège

Si je vous regarde, vous, les huit cents élèves actuels de Saint-Maurice, je demande : Lequel de vous sera un vrai chef ? Lequel un chrétien lumineux et rayonnant ? Lequel un saint ? C'est la dernière de ces questions que je me pose avec le plus d'ardeur. La réponse dépend de vous. La volonté de Dieu est que vous deveniez des saints et, sous des formes aussi variées que vos âmes, la grâce, constamment, frappe à vos portes.

Il y a les constantes : la façon habituelle de répondre à cette grâce. C'est elle que vos éducateurs essaient de découvrir, de rectifier et de fortifier.

Or voici. Le dimanche 31 mars, à la cathédrale de Sion, une foule assistait à la clôture du Procès informatif diocésain concernant la renommée du martyr du serviteur de Dieu Maurice Tornay, ancien élève du collège de Saint-Maurice. Une foule, non de curieux, mais de fidèles, dont il n'est peut-être pas un qui n'ait déjà invoqué dans son cœur cet enfant des montagnes valaisannes tombé sur les hauts plateaux d'Asie, témoin de la foi, pour l'honneur de Dieu et le salut d'un peuple à qui il donnait ses labeurs, ses larmes et son sang.

Le récit laconique de sa vie, je le prends au verso de son image que je voudrais voir dans toutes vos mains.

*Le serviteur de Dieu Maurice Tornay naquit le 31 août 1910 à la Rosière (Orsières, Valais, Suisse). Il fit ses études classiques au collège de Saint-Maurice et prit l'habit des chanoines réguliers du*

*Grand-Saint-Bernard en 1931. Le 8 septembre 1935 il prononça ses vœux solennels.*

*Dès 1936, il obtint de ses supérieurs l'autorisation de rejoindre ses confrères aux Marches tibétaines. Ordonné prêtre à Hanoi le 14 avril 1938, il dirigea sept ans le probatoire de Houa-Lo-Pa (Weisi). Curé de Yerkalo (Tibet «interdit») en 1945, il eut à subir pendant six mois la violente persécution des lamas, qui l'expulsèrent du territoire sous la menace de douze fusils et contraignirent les chrétiens à apostasier. Dans l'espoir de réintégrer son poste, il tenta d'inutiles démarches auprès des autorités consulaires. A bout de ressources et ne pouvant supporter que « sa bergerie fût déchirée par les loups », il sollicita de ses supérieurs la permission de se rendre à la capitale du Tibet pour y plaider sa cause. Reconnu et arrêté sur la route de Lhassa après dix-sept jours de voyage, il fut reconduit à la frontière et assassiné dans une embuscade au col du Choula, par quatre lamas de Karmda, le 11 août 1949. Son corps repose dans le jardin de l'ancienne résidence d'Antutze.*

Que fut Maurice Tornay au collègue ? Bien des professeurs l'ont connu et vous le diront. Dans une récente conférence, le Révérendissime Prévôt du Grand-Saint-Bernard, son condisciple de collègue, nous a rappelé quelques traits de son caractère : le sens de la justice et de la pureté, la soif d'absolu. Une volonté de fer, pas toujours éclairée ni toujours dirigée dans le bon sens, et qui entraînait ses camarades à des moyens aussi contestables que la grève ou la quarantaine.

Si ses maîtres l'ont « cultivé » comme tout élève confié à leurs soins, ils ont trouvé sous ces chardons la meilleure terre où pouvait germer, où germa en effet la bonne semence. Nous en avons la preuve dans les lettres du collégien. Pas une note sombre ou amère, pas une réserve sur un professeur ou un condisciple. Toutes vibrent du plus magnifique idéal ; toutes montrent que le jeune Maurice Tornay appréciait d'une conscience aigüe le bienfait de ces années.

*Nous voici donc bientôt à la fin de ce beau mois d'octobre, qui est si plein de délices pour le collégien.*

*Comme le temps passe ! Comme les mois, les ans s'engouffrent rapidement ! Déjà dix-huit jours que j'ai mis pour la première fois les pieds sur les carrés du grandiose collègue et il me semble qu'il n'y a qu'une faible minute.*



**Maurice Tornay étudiant**

*Le temps s'en va ; il est donc nécessaire que les désirs enfantins, les amusements puérils disparaissent d'un cœur doué d'une petite intelligence, pour laisser place à un travail assidu. C'est ce que je crois faire, bien chers parents, avec les secours que je demande chaque jour au Tout-Puissant. Soyez persuadés que je mets à mes devoirs toute mon application et toutes mes forces.*

« Le temps s'en va. » Ce sens de la précarité du temps, nous le trouverons dans toutes les lettres de Maurice Tornay. Il a horreur de tout ce qui n'est pas éternel, et il fait de plus en plus de sa vie un concentré d'éternité. Sans perdre le sentiment de l'humain, ni les droits du cœur, ni la plus prosaïque réalité :

*Aujourd'hui je suis allé faire un tour avec Louis<sup>1</sup>. Il m'a mené dans sa chambre et là nous avons passé en revue les longues veillées que là-haut, sous le toit paternel, le toit si aimé de tous, nous passions autour du pressant découpage ; puis nous reprenions le chemin de l'abbaye, tout contents, tout gais. J'aime à croire que vous en pouvez dire autant. Avez-vous vendu une vache ? Est-ce qu'elles vont cher ? Avez-vous vendu les porcelets à la foire de Martigny, et le vin ? Est-ce que ça marche, vos affaires ?*

*... Inutile de vous dire que je vais bien et que je me plais, que j'estime la vie du collègue comme la plus heureuse et la plus belle que l'on puisse passer sur cette terre de sacrifice.*

Telle est sa première lettre, dont le dernier mot est *sacrifice*. Cette pensée reviendra partout, comme celle de la fuite du temps. S'il estime heureuse la vie de collègue, ce n'est point qu'elle permette d'échapper au renoncement ; c'est qu'elle permet, au contraire, de faire de la vie quelque chose de sacré — de voué à l'éternité.

*(15 mars 1928) ... Nous sommes dans un temps de consolation. En effet, consolation que le carême ! Consolation que de livrer un combat impitoyable, acharné, terrible, à toutes nos passions, à notre chair déviée. Consolation, et combien réjouissante, que d'opérer par ses sacrifices journaliers une scission sur le rocher du vice, sur ce rocher abrupt, dénudé, où vint se briser le Fils de l'Homme ; y construire, ou plutôt y former un escalier avec le pied ferme et résolu de la volonté, nourri de la grâce sanctifiante ; puis édifier un immense piédestal sur lequel s'élèvera l'édifice glorieux de notre vie changée.*

*Ah ! Louis, vois-tu, les plus sereins, les plus candides, les plus estimables des jours sont les jours passés dans un collège catholique... Le temps fuit, mais il respecte un moment d'amour passé au sein de l'Amour...*

Etonnant, n'est-ce pas ? Ce collègue où il organise grèves et quarantaines par faim et soif d'une justice qui se cherche encore, voilà qu'il le rend mystique. Et ce désormais légendaire dortoir des Grands où tant de générations

<sup>1</sup> Frère de Maurice.



Maurice Tornay avec un groupe de condisciples  
Classe d'Humanités 1929-1930

En haut, à droite : *Maurice Tornay*, chanoine du Saint-Bernard (1910-1949) ;  
— à gauche : *Edouard Bagnoud*, avocat, Sierre.

En bas, de gauche à droite : *Karl Helbling*, pharmacien, Ebnet (Saint-Gall) -  
*Angelin Lovey*, Prévôt du Grand-Saint-Bernard — *Paul Lamon*, chanoine du  
Saint-Bernard (1911-1948) — *Paul Delaloye*, chanoine de St-Maurice (1911-1957)  
— *Paul Haselbach*, médecin, Sennwald (Saint-Gall) — *Joseph Bouille*, curé à  
Saint-Jean-de-Toulas (Rhône, France) — *Angelin Luisier*, avocat, attaché à  
l'A. I. A. G., Chippis-Sierre — *Joseph-Marie Detorrenté*, notaire, préposé à  
l'Office des poursuites, Monthey — *Henri Nanchen*, chanoine du Saint-  
Bernard (1911-1941) — *Joseph Farquet*, chanoine de St-Maurice, curé de  
Vollèges — *Aloïs Rosset*, professeur, Zugerberg (Zoug).

ont gravé leurs peines sur les portes des armoires,  
on y mettra peut-être une croix pour rappeler la médita-  
tion de Maurice Tornay.

*Je possède comme dortoir une petite chambrette, assez gaie,  
assez propre, assez éclairée. J'y passe quelques heures délicieuses...  
C'est drôle, après tout. La floraison, les fruits, la mort de l'homme...  
Mieux vaut bien vivre que se soucier de vivre longtemps... Avril a  
beau me sourire, me caresser de ses brises balsamiques ; ses prai-  
ries pointillées de fleurs, ses arbres aux têtes rondes couvertes de*

*flocons multicolores, ses forêts barbouillées, ses torrents nuageux, ses cimes blanches enguirlandées de brouillard, son ciel pommelé me rappellent un Dieu orné de toutes ces parures, souriant au pêcheur, caressant l'affligé et je vais à Lui chercher d'autres beautés, d'autres splendeurs que je ne distingue pas ici...*

On a vu poindre la poésie. Elle sera cultivée, elle aussi, mais si elle fait honneur à son collègue et à ses maîtres, c'est parce qu'elle se mélange à sa vie et à sa vérité.

*(5 octobre 1930) Ma chère Marie,<sup>2</sup> ... Je me suis retrouvé avec toi un peu comme lorsque nous chantions dans la chambre les chants de la séparation, comme lorsque nous allions à Chamaille ou que nous descendions les ardoises par le couloir de la forêt... Je pensais que tu étais à la Rosière, caressée par les premières feuilles tombantes, les yeux pensifs et profonds comme le ciel au moment où le soleil passe derrière le Catogne ; tranquille, pesant ton bonheur et t'unissant à toute la terre moissonnée. Maintenant l'ombre des frênes — tu râtelais au Magni — te noircissait un peu le visage ; le vent agitait tes cheveux ; tu regardas autour de toi et tu partis silencieuse et solitaire, comme si tu avais été faite pour rester toujours silencieuse et solitaire et toujours dans cette lueur crépusculaire d'automne. Ah ! que tu étais belle et douce. J'ai vécu avec toi de longues heures et mon cœur n'était que tes pas.*

*Je me suis amusé aussi à voir dans ton âme. C'était beaucoup plus solennel, beaucoup plus frappé d'éternité et d'amour... Tu élevais ton cœur comme un grand calice et les souvenirs de tes bonnes actions s'élevaient comme autant de mains pour t'aider à le porter plus haut.*

*Ainsi tu m'es apparue, chère âme, et je t'aurai toujours attachée à moi comme une consolation quand je fais le bien, comme une lèpre quand je fais le mal.*

*Et comme tu as moissonné tant de fleurs, ainsi Dieu te moissonnera. Je prie pour que tu sois belle ouverte et que de l'autre côté je puisse me saturer de ton parfum.*

*Mais c'est toujours tout pour moi ! Eh bien non ! J'offre aussi ma vie à Dieu et tout mon cœur aussi.*

Claudiel est entré, n'est-ce pas ? Mais il a dû se trouver chez lui. Dans un terrain fait d'éternité et de sacrifice.

<sup>2</sup> Sœur de Maurice.

Dernière année. Dès le mois de novembre (1930) il savoure le sang de la séparation.

*C'est dimanche, je viens de déjeuner, je vais assister à la Grand-Messe. Il pleut, l'on ne voit presque pas de jour, les lampes sont allumées. Et je sais que vous vous préparez pour la messe aussi, que vous soignez les bêtes, que vous vous soignez vous-mêmes avant de partir.*

*Et je pense que bientôt je quitterai ces deux mondes, celui de mon collègue qui m'a rendu d'infinis bienfaits ; celui de la Rosière qui m'a donné la vie et qui m'a donné l'amour.*

*Collège, c'est la dernière année que tu me conserves dans tes murs. Tu es gris, tu m'as fait gémir, mais je te resterai attaché.*

Je te regarde une dernière fois, Maurice Tornay. debout sur les pierres du Martolet, dans ce groupe de camarades que tu parais dominer et conduire. Il y a sans doute quelque chose qu'on discerne en toi, la décision, la volonté qui font de toi un chef. Et autre chose qu'il fallait une vue spirituelle pour discerner, dont tes lettres de collègue révèlent quelques rayons : ce feu d'éternité qui brûlait déjà ton cœur et te consumait longtemps avant le sacrifice suprême. Vois ce collègue que tu as aimé : il n'est plus gris, il n'est plus sombre. O martyr, rayonne sur le collègue de ton patron martyr ; allumes-y tout grand le feu que Jésus est venu apporter sur la terre et dont ta vie a si splendidement flambé.

Marcel MICHELET